

# Le Tricot du peuple : une performance relationnelle dans l'espace urbain public

Par Ève Marie Langevin

On se tricote un avenir ensemble...

Faites le nombre de rangs  
rouges ou jaunes ou mélangés  
qu'il vous plaira  
en pensant à ce que  
vous désirez, vous chérissez  
comme avenir.

Que la pensée du peuple  
se prenne dans les mailles  
puis se projette sur notre monde  
puisque c'est dans nos cordes.



Le Tricot du peuple, détail 2. 2012-2016

Au printemps 2012, pendant ce qu'on appelle au Québec le « Printemps érable » ou le « Printemps étudiant », la créativité est descendue dans la rue pour appuyer les étudiants en grève pendant plusieurs mois. Par la parole, par des actions directes pacifiques concertées ou non,

l'imaginaire s'est déployé incroyablement durant la crise sociale qui a opposé une partie du peuple au gouvernement. Slogans de rue, affichettes design, photos et graffitis géniaux, banderoles et objets divers de nature théâtrale, personnages de rue costumés (ou parfois quasi nus, en signe de rébellion...) ou mascottes, manœuvres artistiques et performatives et bien d'autres types de manifestations ont appuyé les plus traditionnels moyens de communication que sont les textes d'opinion dans les journaux, et maintenant sur les blogues et les commentaires dans les réseaux sociaux, les paroles prises à la radio, les débats souvent virulents, et les quelques rares émeutes de rue très durement réprimées par la police.

### **L'origine**

J'ai vu un jour une photo (de Jacques Nadeau dans le journal *Le Devoir*) de trois jeunes femmes avec de la laine dans le visage durant une manif et j'ai voulu les retrouver. Lors d'une de ces fameuses manifs « du 22 » qui attiraient tant de monde et tant de joie et quelques frissons quelques jours après le vote de l'inique loi 78 qui interdisait notamment, à toute fin pratique, toutes les manifestations spontanées et les annonces de manifs<sup>1</sup>, j'ai marché le 22 mai 2012 avec des milliers de Québécois en tenant une balle de laine rouge haut la main, la tête haute, invitant parfois à la blague et avec le sourire les policiers à venir chercher la balle... de laine (je me souvenais de la commotion qu'avait causée le « lancer du toutou » avec une sorte de gros lance-pierre artisanal de l'autre côté du « mur », lors des manifs altermondialistes au Sommet des Amériques à Québec en 2001). Je proposais ici une version modérée et ironisée de cet événement et cela faisait rire ou parler les gens.

C'est incroyable ce que mon personnage avec cette balle/ce fil de laine liée à mon visage et tenue ainsi a généré comme symbolique dans l'esprit très riche des passants ! Voici ce que des passants m'ont dit au sujet de cette balle de laine : pouvoir/force ou avenir du peuple, conflit mêlé/démêlé entre le gouvernement/les étudiants et une partie du peuple, bébé naissant, bombe à retardement, masque, paradoxe entre libération et enfermement ou emprisonnement, déesse Parques filant nos jours, notre destinée, etc. On peut s'amuser énormément avec la métaphore

du « fil » et de son verbe « filer » ... J'ai été fascinée par l'imagination populaire et cela m'a donné l'idée, quelques jours plus tard, de créer un personnage de rue, une sorte de clown chic, très maquillée, un peu excentrique, qui ferait tricoter les gens, tout en discutant avec eux de l'avenir du Québec. Je me suis aussi souvenue de ma mère qui m'avait appris à tricoter pendant mon adolescence, et je n'avais pratiquement pas touché à des broches à tricoter depuis ce temps.

### **Le tricot : objet de médiation pour la conversation**

Depuis ce jour, à chaque performance, j'invite des passants dans la rue ou des manifestants à monter maille par maille le Tricot du peuple et à y mettre, dans leur geste, dans leurs mots, leurs meilleures pensées et élans du cœur pour l'avenir du peuple. C'est la trame du peuple que nous voulons (re)constituer ; refaire notre tissu social si éraflé, si déchiré et créer, peut-être, un maillage entre les personnes, entre les idées, au hasard des rencontres. Une participation du public à la maison m'envoyant le fruit de leur travail par la poste ou lors de petites réunions de tricot politique est aussi parfois en branle pour que les personnes qui ne peuvent pas participer aux événements publics puissent le faire, à leur façon, chez eux. Ma cousine, la militante pour le droit des sourds et des personnes malentendantes, Julie Elaine Roy m'en a fait un magnifique panneau, alors qu'elle devait rester chez elle, rageant de ne pouvoir sortir en voyant à la télé de jeunes étudiants se faire tabasser par la police chaque jour pendant des semaines, en 2012. Si le projet se développe suffisamment, on pourra penser organiser une exposition des travaux réalisés. Plus récemment, j'ai entrepris un nouveau projet avec des groupes d'immigrants « Tricotés Serrés » dont je vous parlerai davantage plus loin.

Tricoter ensemble, montrer/apprendre à tricoter, puis éventuellement échanger, converser ou méditer sur l'avenir du Québec, tels sont les objets et la gestuelle concrète de cette performance artistique engagée.

Le tricot est le plus souvent un prétexte. Comme un objet de médiation pour avoir et favoriser la conversation entre inconnus. Un petit lien se crée alors entre le ou les participants et moi, comme artiste performeuse

en leur expliquant brièvement le projet. Je leur enseigne d'abord à tricoter, car la plupart ne savent pas, souvent cela s'arrête là, ils sont contents d'avoir fait quelques mailles ou quelques rangs et d'avoir encouragé ce projet ; mais plus souvent encore, les tricoteuses ou les tricoteurs maîtrisent assez rapidement le point mousse de base et parfois les meilleurs qui savent déjà tricoter ajoutent des points de fantaisie ou changent de couleur. Cette distance technique nous permet alors de converser librement sur les sujets qui les intéressent ou encore ils ou elles préfèrent tricoter et méditer dans leur bulle. Je dirige généralement la conversation de manière à faire parler les gens, me mettant davantage en mode écoute. Les hommes plus jeunes, en particulier et contre toute attente, s'y intéressent et prennent plaisir à apprendre à tricoter, ce qui est une petite révolution en soi pour ces derniers (on les voit occasionnellement en train de tricoter dans le métro, par exemple, durant l'hiver). Quelquefois, ils renoncent rapidement, mais continuent la discussion, alors je prends le relais et tricote à leur place, tout en continuant à converser. Mais cette situation arrive rarement. Toutes, tous, les jeunes et les moins jeunes, s'y investissent avec une belle énergie. Ça peut ressembler autant à une rencontre haute en énergie qu'à un moment de quasi-prière... car ces deux Tricots du peuple portent la magie de tant de personnes qui y ont contribué avant et avec souvent des échanges inspirés et inspirants... Le Tricot porte sa propre « vibration »... Cet échange peut durer quelques minutes et parfois plus, comme pendant le Forum social mondial l'été dernier à Montréal où deux participantes ont longuement échangé avec moi, pendant une heure ou deux, car les activités avaient changé de place et il n'y avait plus grand monde sur place au parc de Maisonneuve.

Également, lorsqu'il y a plus de monde, comme j'ai au moins deux Tricots en route, il y a deux personnes au tricot qui ne se connaissent pas et qui finissent généralement par parler ensemble, se donnent des trucs ou commentent la situation présente (manif, atelier d'Occupons Montréal, parfois Journée de la culture ou le temps qui passe). Dans ce cas, j'ai parfois besoin d'un/e complice 'prof' de tricot, qui aide un des participants lorsque la conversation tourne plus en duos ou que les deux participant.e.s ont besoin d'assistance technique en même temps.

### Un nouveau projet du quartier pour le 375<sup>e</sup> anniversaire de Montréal

En 2017, je lance sept nouveaux Tricots dans le cadre d'une activité d'animation sociale et culturelle pour le 375<sup>e</sup> anniversaire de la ville de Montréal avec principalement les organismes du Comité immigrant du quartier de Saint-Laurent à Montréal et la bibliothèque du quartier, activité chapeautée par le Comité des organismes sociaux de Saint-Laurent (COSSL) : le projet « Tricotés serrés ». Il y aura aussi, une mémoire écrite de mes souvenirs de rencontres, pour témoigner de la parole du peuple et en particulier ici, celle des immigrants. Ainsi, ces rencontres se veulent un moment de conversations au sujet du « vivre ensemble »... depuis 375 ans jusqu'à nos jours d'interculturalisme, puisqu'il s'agit d'un projet de création populaire d'un très grand tricot de cinq mètres.

Avec un fil de laine qui nous relie tous, différent.e.s participant.e.s (avec ou sans expérience en tricot) confectionneront six tricots avec moi pendant ma tournée des associations communautaires et des bibliothèques. Ils seront aussi un témoignage-trace de nos conversations, partages et travail en commun après l'expérience : ils serviront finalement à « habiller » le mobilier de la nouvelle place publique derrière le métro Côte-Vertu, dans le quartier multiculturel de ville Saint-Laurent à Montréal, lors de son inauguration en juin 2017. Pour ma part, c'est une première expérience d'art public, en laine-sculpture, laissé à l'extérieur, et nous verrons bien combien de temps nos artefacts vont résister aux intempéries et aux vandales... Pas de doute qu'il s'agit d'un art éphémère. Si les tricots résistent jusqu'en novembre, je les retirerai pour les donner à un autre projet pour les itinérants dans le quartier montréalais de St-Léonard où Kathy Martel met, pour eux, des foulards autour des arbres et des poteaux avec les enfants de la garderie. Des tricoteurs et tricoteuses sont également recherchés pour la fabrication d'ornements en laine.

En somme, un art de la conversation et une gestuelle impliquant un travail collectif en art contemporain, avec de la fibre... Ainsi, retricotons-nous le... tissu social.

## **L'occupation de l'espace public et la rencontre des personnes**

À la mi-juin 2012, lors de la nouvelle stratégie d'occupation temporaire de lieu public d'Occupons Montréal au parc Lafontaine, lors du Printemps érable, j'ai remarqué que le fait de me tenir sur le trottoir pour inviter les gens à y participer créait comme une sorte de porte d'entrée pour certaines personnes. Lorsque je me tenais à proximité d'une activité de groupe, cela amenait parfois un passant à s'intéresser, par exemple, aux ateliers de discussions d'Occupons Montréal à proximité, ou plus souvent, à simplement me poser des questions sur ce qui se passe là... et à suivre le fil dans le gazon qui les mène jusqu'à l'atelier. Parce que les gens sont généralement timides (comme moi) et qu'ils ont tellement besoin de parler et d'être écoutés, en ce moment plus que jamais. C'est comme créer une petite rivière relationnelle qui mène en soi, vers les autres ou vers d'autres activités en cours. Une activité ludique et familière comme le tricot aide sans contredit à entrer en contact et à créer de petits liens sociaux dans l'anonymat et la solitude des villes, et surtout sur la place publique dont le mouvement international Occupy réclame à grands cris, ici comme ailleurs, la reconnaissance et la protection.

J'ai souvent été fascinée par la sagesse populaire, par ce que des personnes m'ont raconté à leur sujet ou au sujet de la société. Certaines personnes se confient volontiers; lors d'une perfo aux Journées de la culture, à côté du métro de l'Église à Montréal, un homme me racontait un jour qu'il avait entreposé chez lui quelques beaux tableaux de peintres reçus d'un héritage récent et que cela lui apportait bien des soucis. Intrigant ! Une autre fois, au même endroit à Verdun, alors que nous avons formé un petit groupe avec des amis qui étaient venus me visiter et deux participantes de la rue, une vieille dame nous racontait ses soucis de santé avec sa jambe bandée qu'elle nous a montrée. Elle refusait les soins d'une infirmière depuis trois jours, et ouf, la blessure n'était pas belle. Inquiétant ! Au parc Lafontaine, dans le quartier du Plateau Mont-Royal à Montréal, à une autre occasion, j'ai rencontré un biologiste qui a longtemps vécu en Chine et qui m'a parlé de la relation des Chinois avec leurs étrangers et de sa théorie sur la disparition progressive de l'immigration au Québec. Passionnant ! Un autre avait

été observateur lors des premières élections en Tunisie et me relatait son expérience. Lors de l'occupation du parc Sir-Georges-Étienne-Cartier à St-Henri/Montréal, juste après le Printemps érable, la police était là, avec une ou deux voitures, et surveillait de loin les ateliers de discussion et d'apprentissage dans le parc. Dans ce genre d'événement, je me tiens sur le trottoir et invite les passants à tricoter et à discuter de l'avenir du Québec. Comme la voiture de police se tenait non loin de moi, j'ai invité le policier qui était assis du côté passager à tricoter quelques mailles. Une conversation s'en est suivie, puis il est sorti de sa voiture, vite rejoint par son partenaire de route. L'ambiance était plutôt festive et la journée, magnifique. Tout le monde était de très bonne humeur. Puis une autre voiture est arrivée, et les deux policiers sont venus voir ce que nous faisons : j'essayais de convaincre le premier policier de mettre la main au tricot et il ne disait pas non. Nous savions tous les deux que c'était un jeu tacite. La conversation a pris un tour surréaliste quand le plus gros des policiers a confié que sa grand-mère lui avait montré à tricoter lorsqu'il était adolescent et qu'il n'avait pas détesté cela... J'imaginais, le sourire en coin, quelle rigolade ils auraient, pendant longtemps à propos de ce témoignage... Au moment où j'allais mettre le tricot dans les mains du premier policier, le plus petit, ils ont eu un appel d'urgence, et ils ont dû partir rapidement. Incroyable !



*La Tricoteuse du peuple, rue Notre-Dame, Montréal, septembre 2012.*

*Photo : Peter-Thomas Kennedy-OM*

De temps en temps, la conversation prend un tour très personnel. Au parc Émilie-Gamelin, au centre-ville de Montréal, au début juin 2012, lors de ma première prestation, une itinérante m'a raconté comment la police traitait son père dans les années 1950 lorsqu'il était drogué. Je l'ai admirée dans sa résilience. Elle n'était pas habituée à ça, on a eu les larmes aux yeux ensemble, se serrant les mains. Elle est partie les yeux brillants. Touchant ! Ou encore, sur la petite esplanade du métro Mont-Royal, un homme, qui semblait assez isolé dans la vie, m'a longuement parlé de sa mère qui était décédée il y a peu de temps parce que le tricot lui faisait penser à elle. Il revenait toujours à la même phrase, comme une obsession que j'essayais de décrypter ; il me fallut plus de doigté dans cette conversation. Il m'a tellement remerciée avant de partir que j'en étais à la fois gênée et contente. Frappant ! Dans le quartier Villera y à Montréal, au parc Molson, en juillet de cette année-là, j'ai longuement conversé et tricoté avec un artiste immigrant du Maroc, nouvellement arrivé, qui ne pouvait évidemment concevoir de critiques à l'égard de son nouveau pays d'adoption. Même l'expression « Printemps arabe » en français, il ne l'avait jamais entendue avant. Surprenant ! Quelquefois, c'est avec les enfants que je tricote et que j'échange. Trippant ! Et tout cela, généralement dans l'espace public, sur les parvis, sauf en hiver. Pour l'instant, j'ai amené mon personnage seulement dans les quartiers de Montréal, mais j'aimerais bien le faire voyager au Québec et ailleurs et pratiquer mon anglais et mon espagnol...





*La Tricoteuse du peuple lors des Journées de la culture 2014, au métro Mont-Royal, Montréal. Photo : Pierre Boissonneault*

\*\*\*

### « L'espace public » c'est quoi, au fait ?

Comme le remarquait récemment le journaliste Marco Fortier du journal *Le Devoir*<sup>2</sup>, « le 'design tactique' est devenu incontournable pour les administrations municipales. Les maires ont de la pression pour redonner une partie de l'espace public aux gens, réduire la circulation automobile et rendre la ville plus belle. » La récente tendance au développement de nouvelles places publiques, à Montréal comme partout dans le monde, voit récemment le déploiement de nouveaux lieux de convivialité, de repas et pique-niques en commun, de rencontres de voisinage et même d'activités sociales ou artistiques (avec une mini-scène permanente) ou d'activités politiques (comme « Nuit Debout sur la Place de la

République à Paris) au gré d'initiatives citoyennes ou institutionnelles. D'après [F. Choay \(2009\)](#), « l'espace public est la partie du domaine public non bâti, affectée à des usages publics. L'espace public est donc formé par une propriété et par une affectation d'usage ». [J. Jacobs \(1961\)](#) souligne comment l'espace public « se caractérise non par l'affectation à un usage particulier, mais par le mélange entre le mouvement libre des piétons et toute une série d'activités publiques ou privées, qui peuvent s'y dérouler de façon temporaire et en tous cas s'y interfacent à partir des espaces plus spécialisés qui le bordent.<sup>3</sup> » Bien que les places publiques existent depuis l'Antiquité dans les cités grecques, le concept comme tel n'a été défini en sociologie qu'en 1962 par J. Habermas<sup>4</sup>, mais il se serait inspiré de Kant, selon Dominique Wolton<sup>5</sup> qui nous apprend que :

Le mot public apparaît au 14<sup>e</sup> siècle, du latin «publicus »; ce qui concerne « tout le monde ») : le processus au cours duquel le public constitué d'individus faisant usage de leur raison s'approprie la sphère publique contrôlée par l'autorité et la transforme en une sphère où la critique s'exerce contre le pouvoir de l'État. On remarque au XX<sup>e</sup> siècle, une tendance à la privatisation des places publiques, en particulier dans les pays anglo-saxons.

Ce n'est donc pas un hasard si le mouvement Occupy, lancé par un appel de la revue canadienne [Adbusters](#) a pris naissance à New York, dans le quartier de Wall Street, au royaume de l'espace privé, et des stratégies policières issues de la « théorie de la fenêtre brisée » (Broken window/Broken glass theory, Georges L. Kelling, 1982/1996) dont s'est inspiré le maire de New York Rudolph Giuliani (et nouveau conseiller en sécurité informatique du président Donald Trump) au tournant des années 2000, puis poussée à l'extrême par le maire Bloomberg avec la « stop-and-frisk tactic », qui vise à intimider et à arrêter, par une force policière à pied, notamment les itinérants et toutes personnes 'non conformes' dans l'espace public. Une politique qui a eu néanmoins un certain succès 'populaire' en faisant baisser de manière importante le taux de criminalité dans la ville<sup>6</sup>. C'est justement cette réflexion sur la démocratie délibérative ou participative qu'a voulu faire Occupy, notamment en occupant 951 villes en 2011, partout dans le monde,

avec une intention formulée ou pas, d'occuper et de redéfinir la place publique. Le mouvement Occupy aurait-il réussi à attirer l'attention des urbanistes des grandes villes de ce monde ? J'aime croire qu'il a été un des joueurs-clés dans la prise de conscience de l'importance de la (ré)appropriation de la « place publique » qui était alors en voie de régression. On entend encore les jeunes scander dans les rues du printemps-été 2012 : « À qui la rue ? À nous la rue ! » [Voir le vol. 36, no 2, fév. 2013, de la revue Possibles consacré à ces deux mouvements].

### **Des artistes et des philosophes de l'espace public**

Mon travail rejoint sous plusieurs aspects celui de la performeuse canadienne Devora Neumark, et je rejoins comme elle la pensée de Walter Benjamin dans sa notion d'espace public tel que Hannah Arendt l'a définie : soit « un espace de pluralité, d'échange de paroles et d'expériences. »

Walter Benjamin interroge la perte de l'art de raconter au passage de la modernité, en évoquant justement les communautés traditionnelles où mémoire, paroles, expériences et pratiques sociales étaient partagées. Cette perte serait liée, selon lui, à l'absence de parole commune, et correspondrait également à l'éclatement si ce n'est pas à l'effondrement de la communauté. [... II] attribuait une double fonction au narrateur dans la communauté [j'ajoute : conteur, quêteux, voire prêtre ou chamane] : celle de transmettre récit et expérience, mais aussi et conséquemment, de par cette médiation, celle de laisser des traces et de tisser des liens entre les individus.

Dans cette filiation avec la tradition orale, Benjamin passait lui aussi [comme Neumark] par la métaphore du tissage pour énoncer la fondation des rapports entre les individus, essentiels à l'idée de communauté. Liens qui dépendent autant d'une écoute que d'un échange de paroles et d'expériences : car témoigner et raconter impliquent aussi d'être témoin et d'écouter. [...] Nous retrouvons là un aspect fondamental de

la pensée de Hannah Arendt de faire qu'un simple geste peut devenir dans la sphère publique une action politique.» [Pour elle, voici] ce qui constitue toute la force et le pouvoir du totalitarisme : atteindre et contrôler jusque dans le domaine privé de la demeure. (Marie Fraser, 2003)<sup>7</sup>

En ce sens, l'espace public doit être non seulement défendu avant qu'il ne devienne privé, mais protégé et développé. Ce sont ces espaces, qui nous permettent de rester des humains en relation avec d'autres différents de soi, et qui permettent des rassemblements soit ludiques, soit artistiques, soit... politiques.

Enfin, un petit lien historique entre la geste (comme dans La chanson de geste) de tricoter dans l'espace public avec la Révolution française est à faire.<sup>7</sup>

Durant l'ensemble de la période révolutionnaire [française], [les femmes] occupent la rue dans les semaines précédant les insurrections, et appellent les hommes à l'action, en les traitant de lâches. De cette façon, les femmes pénètrent la sphère du politique et y jouent un rôle actif. Mais dès que les associations révolutionnaires dirigent l'événement, les femmes sont exclues du peuple délibérant, du corps du peuple armé (garde nationale), des comités locaux et des associations politiques.<sup>8</sup>

Mais elles trouvent le moyen de reprendre une part active à la vie politique comme « Jacobines » en se présentant à la tribune des assemblées révolutionnaires, tout en tricotant pour gagner leur vie, pour se tenir au chaud et ainsi économiser les charbons de la maison qui coûtent cher. Par leurs cris et leurs voix indignées, elles influençaient les législateurs assemblés. Par la suite, «les tricoteuses de Robespierre » se rendaient sur le lieu de la guillotine, toujours en tricotant, pour participer à la vindicte populaire contre les guillotins. C'est malheureusement surtout cette image négative que l'histoire machiste, la littérature<sup>9</sup>et le cinéma ont gardée d'elles. Puis, quelques mois plus tard, la révolution se retourne contre elles.

La Convention interdit aux femmes l'accès à ses tribunes, elles sont pourchassées durant la nuit, puis, trois jours plus tard, bannies de toute forme d'assemblée politique et de tout attroupement de plus de cinq personnes dans la rue<sup>10</sup>. Cette volonté de tenir les femmes à l'écart de la vie politique, quel que soit le parti dont elles se réclament, reflète les craintes de la société quant à la possible violence des femmes, [craintes] qui [ont] parfois pris des proportions démesurées en l'an II.<sup>11</sup>



*Marilène du groupe Ville-Laine participe au Tricot du peuple pendant l'occupation du parc Molson en juillet 2012*

Une amie russe de Saint-Pétersbourg m'a dit aussi que des tricoteuses se tenaient au coin des rues pendant l'occupation nazie en France, lors de la Seconde Guerre mondiale, pour passer des « renseignements » à des courriers de la Résistance, mais je n'ai pas pu vérifier encore cette information.

Enfin, en tant qu'une des plus vieilles villes en Amérique du Nord, on retrouve à Montréal plus de 50 places ou espaces publics, en plus des rues (voir [http://www.imtl.org/photo/place\\_publicue/index.php?start=80&interval=20&sortBy=LAST\\_MODIFIED&sortType=DESC&TYPE=3&resume=2](http://www.imtl.org/photo/place_publicue/index.php?start=80&interval=20&sortBy=LAST_MODIFIED&sortType=DESC&TYPE=3&resume=2)). En voici

quelques exemples de développement récent, incluant d'autres villes québécoises :

- [nom à venir], quartier Ville Saint-Laurent Montréal, 2017
- Le parvis de Biencourt, quartier Ville-Émard (Sud-Ouest), Montréal, 2016
- Place Béliveau, Québec, 2016
- Place de Castelnau, quartier Villeray, Montréal, 2015-16
- « Espace Van Horne », quartiers Rosemont-La Petite-Patrie, Montréal, 2015
- « Le village au pied du courant », quartier Centre-Sud, Montréal, vers 2014
- « Le banc », collectif de places éphémères, Québec, 2013 (voir <http://kollectif.net/intervention-collectif-le-banc-place-publique-dans-le-quartier-st-roch-quebec/>)
- « La rue de la poésie » sur av. Desjardins, quartier Hochelaga-Maisonneuve, Montréal, 2012 (voir <https://www.facebook.com/laruedelapoesie/about/>)
- « Forêt urbaine » (place éphémère), rue Victoria et Musée McCord, quartier Ville-Marie (centre-ville), Montréal, 2011-2014 (voir <http://www.ecologieurbaine.net/fr/place-publique/entry/la-foret-urbaine-rue-victoria-montreal> )
- « Le Champ des Possibles », quartier Mile-End, Montréal, vers 2010 (voir <https://amisduchamp.com/a-propos/>)
- Place des Festivals et la Promenade des artistes, quartier Ville-Marie (centre-ville), Montréal, 2009
- « Park(ing) day » : jour-événement mondial (35 pays participants) durant lequel citoyens, artistes et membres de la communauté collaborent pour transformer temporairement des places de

parking en espaces végétalisés et conviviaux depuis 2005. Ville de Saguenay, 2015 (voir <http://cvs.saguenay.ca/labaie/activites/parking-day/>) et en Amérique du Nord (voir <http://microculture.ca/opinions/le-parking-day-when-were-all-urban-planners/>)

\*\*\*

*Ève Marie Langevin décrit ici son travail de création qui a pris de l'ampleur ; une version préliminaire de ce texte a été publiée dans notre numéro de 2013 sur le printemps érable et Occupons Montréal. Ève Marie Langevin, la Tricoteuse du peuple, est une artiste, poétesse, enseignante et psychosociologue qui se consacre à refaire le monde une maille à la fois. Elle s'intéresse particulièrement aux questions de justice, de spiritualité et de communication sociale.*

## Notes

1 Cette loi a été abrogée quelques mois plus tard, par le parti d'opposition ayant pris le pouvoir le lendemain de son élection. Même la police ne s'en servait généralement pas, préférant appliquer le règlement municipal du Code de la route, lui-même contesté en cour (il a fini par être invalidé lui aussi)... Mais un frisson glacé a passé dans la population pendant ces quelques semaines, preuve que la démocratie peut rapidement basculer.

2 <http://www.ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/474364/l-amenagement-urbain-devient-citoyen>

3 Tiré de <http://www.espaces-publics-places.fr/la-place-espace-public-cl%C3%A9-de-la-ville-europ%C3%A9enne/>  
(site consulté le 27 décembre 2016)

4 [Jürgen Habermas](#). 1962. L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise.

5 Voir Dominique Wolton, <http://www.wolton.cnrs.fr/spip.php?article67> (page consultée le 27-12-16)

6 Laurent Lemasson, « La ville qui devient sûre », [Revue française de criminologie et de droit pénal](#), vol. 4, avril 2015 et Micheal Greenberg, 2014, in The New York Review of Books. <http://www.nybooks.com/articles/2014/11/06/broken-windows-and-new-york-police/> (page consultée le 23 janvier 2017)

7 Tiré de la revue [Parachute](#)

8 Collectif, <http://www.thucydide.com/realisations/comprendre/femmes/femmes2.htm>

9 Chateaubriand dans ses Mémoires d'Outre-Tombe(1848), présente davantage les Tricoteuses sous l'échafaud comme un sabbat de sorcières révolutionnaires. Dickens (1859) les présente comme des monstres. Au cinéma, dans l'adaptation de son roman A Tale o Two Cities, J. Conway, cela est encore plus net. Dans l'histoire nationale française, on a retenu davantage l'expression « furie de guillotine » que « tricoteuse », mot qui a d'abord son entrée dans le dictionnaire de Reinhard (1795), alors que le phénomène des guillotines est survenu après les assemblées populaires des tricoteuses. Intéressant et déplorable phénomène de transformation de réalité... de la condition féminine.

10 Il est intéressant de noter que la loi 78 contre la grève étudiante prévoyait, à l'origine, interdire des rassemblements de plus de dix personnes, hommes et femmes confondus.

11 Charlotte Denoël